



Enlevez la pierre, à présent.

Taupin passa la main par l'ouverture, et saisit un objet de poids considérable.

— Que dites-vous de ce diamant ?

La pierre que Taupin avait saisie, avait les dimensions d'une grande noix de coco.

Le plus gros diamant connu eut été une pierre de peu d'importance, en comparaison du cœur de la statue.

— C'est un don de l'Esprit, fit l'Aucklandais.

— Un don ?

— Oui... pour récompenser une bonne action d'un de nos rois ?

— Leur arrivait-il si rarement de faire de bonnes actions ?

— Assurément... Un homme qui commet, dans sa vie, deux véritables bonnes actions, peut être considéré comme un homme extraordinaire... Il y a quelques hommes qui peuvent se vanter d'en avoir posé une seule... mais la plupart n'en ont aucune à leur actif.

— Vous n'avez pas bonne opinion de l'humanité.

— C'est une expérience séculaire qui nous fait parler ainsi. Pour revenir à la pierre... Je disais donc que l'un de nos rois qui venait de commettre une bonne action, se vit gratifier, par le Grand Esprit, de la pierre que voici.

— Lui envoya-t-il la pierre ? Comment cela s'est-il passé ?

— Les prêtres qui ont assisté à la chose, l'ont raconté comme suit, et de cette façon le récit a été transmis de bouche en bouche, de génération en génération. Brusquement, le soleil augmenta d'intensité, si bien que tous les mortels se virent obligés de fermer les yeux pour ne pas être aveuglés.

Le prince, lui aussi, ferma les yeux.

À ce moment, des accords célestes lui caressèrent les oreilles, tandis que des senteurs embaumées flottaient autour de lui... une sensation délicieuse, et jamais éprouvée, s'empara de lui... et, lorsqu'il lui fut possible de rouvrir les yeux, la pierre se trouvait à ses pieds... C'est alors que la statue que voici fut taite, pour conserver la pierre miraculeuse...

— À ce prix, l'on voudrait bien fermer les yeux pour quelques moments, murmura Taupin.

Il considérait le diamant sous toutes ses faces, il lui fut difficile de s'en séparer.

Finalement, il le remit dans la cavité de la statue, qui se referma aussitôt.

Il remit la voile de dentelle en place, et referma le coffre.

L'Aucklandais lui fit encore admirer une demi-douzaine de caisses, remplies jusqu'au bord de poudre d'or et de pierres précieuses.

Comme ébloui par tant de magnificence, le valet de Steadily quitta la grotte et rentra dans le temple.

— Si vous le désirez, fit le serviteur bronzé, je vous conduirai dans votre demeure.

— Faites, répondit Taupin, qui semblait obsédé par une idée fixe.

Il suivit l'Aucklandais, qui le conduisit dans un bâtiment attenant au temple. Il y trouva un grand nombre de chambres, meublées et ornées somptueusement, et qui constituaient la demeure du gardien du trésor.

— Si vous désirez quelque chose, fit encore le serviteur

il vous suffira de faire résonner cette cloche. Le son se répercut, dans toute l'île, et nous nous présenterons immédiatement, à votre disposition.

— Je vous remercie, fit Taupia... Pour le moment, je ne désire rien...

Le serviteur se prosterna, balsa le sol, et s'éloigna.

Le domestique de Steadily prit place dans un fauteuil bas, posa les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, et se mit à réfléchir longuement et profondément.

— C'est vraiment prodigieux, ce qui m'arrive, conclut-il, mais cela est un fait acquis. Il est donc inutile d'épiloguer plus longtemps à ce sujet...

J'ai une autre question à résoudre : que me faut-il faire ?

Rester ici, et passer des jours paisibles dans cette île ? Je serais riche comme Crésus et débarrassé de tout souci pour l'avenir ?

Je deviendrais un philosophe, tout comme le roi du pôle, avec cette différence que mon existence, ici, serait plus douce, attendu que mes serviteurs ne sont pas des singes, mais des hommes avec lesquels je puis m'entretenir, et le séjour dans ce palais est également plus agréable...

D'autre part, la nourriture est encore préférable...

Mais je crois ne pas être né pour passer ma vie dans la solitude...

Je donnerais tous les trésors d'Auckland pour me retrouver en compagnie de mes chers amis...

Sans doute, ils ont péri en mer, et je ne les reverrai plus sur cette terre...

Pourquoi sortirai-je donc de l'île ? ..

Comment en sortir d'ailleurs ? ..

À présent que je suis au courant de tout, mes amis bronzés me surveilleront, et me tueraient sans répit si je faisais mine de m'enfuir... C'est une chance à courir...

Pour quitter une île, il faut s'aventurer sur l'eau, et je ne dispose que de la petite embarcation du grand prêtre ..

Si je m'aventure sur les flots dans cette fragile embarcation, et si je n'ai pas la chance de rencontrer un bâtiment ou d'atterrir rapidement, je suis un homme perdu...

Encore une mauvaise chance à courir...

Non, non, tout bien considéré, je crois qu'il est préférable de rester ici et de garder pieusement le trésor comme un véritable grand-prêtre des Aucklandais.

Mais d'autre part, si, sans exciter l'attention, il m'est possible de pénétrer dans le caveau, auprès de cette demoiselle toute en or, et si je parviens à conquérir son cœur, pour m'enluir avec lui, ce ne serait pas là une mauvaise affaire...

Si je puis atterrir quelque part, je suis riche, excessivement riche...

Et alors, que ne pourrais-je faire pour m'enrichir encore plus ?...

Je suis persuadé que cette pierre me permettrait d'armer un petit bâtiment de guerre, et, comme je suis au courant de tout, ici, il me serait fort aisé de venir chercher les trésors des Aucklandais pour les conduire en Europe...

Il n'y aurait pas de prince plus riche que moi, et à Paris, je mènerais une autre vie qu'ici, dans cette île perdue...

Et si je ne réussis point... bah ! il y aura une taupe de moins sur la terre.

A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire !

Après avoir réfléchi longuement, et pesé mûrement les conséquences, son plan fut définitivement arrêté.

Taupin avait résolu d'enlever la pierre, et de tâcher ensuite de quitter l'île au plus tôt.

Il faut que je prenne mes précautions, conclut-il, et il est urgent de prendre quelques renseignements...

La cloche résonna.

Quelques moments après, le serviteur bronzé apparut dans l'appartement.

— Ne serait-il pas prudent, proposa Taupin, de faire avec quelques-uns de vos compagnons des rondes journalières dans le caveau aux trésors ?

— Ce ne serait pas seulement inutile, assura le serviteur, — car nul être humain ne pourrait trouver le chemin du caveau, mais la chose est défendue... vous seul pouvez, à présent, approcher le trésor... J'ai pu vous indiquer le chemin, une seule fois, mais après cela, nul être humain, en dehors de vous, peut encore descendre dans le souterrain.

— Voilà qui est excellent, se dit Taupin.

— Avez-vous encore des ordres à me donner, seigneur ?

— Non, répondit Taupin. En ce cas, je me rendrai moi-même, une fois par jour, dans le souterrain. Quand donc serez-vous remplacés par d'autres serviteurs ?

— Au début de l'hiver.

— J'ai donc du temps devant moi, se dit le grand-prêtre, car je n'aimerais guère, une fois en mer, rencontrer l'autre bateau, qui amène ici les nouveaux serviteurs... Je serais mal reçu.

Puis, se tournant vers l'indigène.

— C'est tout ce qu'il me fallait savoir, dit-il.

Cela ira mieux que je n'osais l'espérer, se dit Taupin. J'ai seul le droit d'approcher des trésors... Nul ne viendra donc me chercher noise, si je vais faire ma cour à la demoiselle... Mais il faut pour-

tant que je sois prudent, car rien ne m'a dit que ces brutes ne veulent pas me mettre à l'épreuve... Je n'ai nulle confiance en eux.

Nous verrons bien!... Dès demain, il faut que je me mette à l'œuvre.

Le lendemain, le nouveau grand-prêtre se rendit dans le souterrain.

Tout marcha à souhait.

Il avait fort bien retenu comment le serviteur qui lui avait servi de guide avait pénétré dans le souterrain, et il prit toutes les précautions possibles pour ne pas être espionné.

Il écarta, sous un prétexte, les deux Aucklandais qui se trouvaient en permanence à sa disposition à l'entrée du temple; les serviteurs avaient leur tour de rôle, et attendaient constamment à l'entrée du seul palais qui avait subsisté de la superbeité : Taupin poussa donc du pouce le ressort caché dans la tête sculptée et parvint de la sorte dans l'escalier de marbre.

Il suivit le long corridor, fit basculer le quartier de roche qui semblait en boucher l'orifice, et pénétra dans la grotte.

Il se rendit immédiatement vers le coffre où était étendue la statue en or, et prit le diamant inestimable.

Il le considéra, le soupesa...

— Si je l'emportais dès à présent, se dit-il. Je suis seul à présent.. je pourrais facilement dissimuler la pierre dans le palais, en attendant le moment favorable de filer d'ici... Mais si l'une de ces brutes jaunes va s'assurer si la pierre est encore en place... En ce cas, je serais perdu. Non, non ! Je vais laisser le diamant ici, jusqu'au moment où ma fuite sera préparée dans tous les détails.

Une à une, il ouvrit toutes les caisses, et considéra longuement les trésors qui y étaient amassés.

Il plongea la main dans l'amas de pierres précieuses, pour les faire briller...

— Et dire que tout cela repose ici depuis des années, et que nul n'en profite... Ces trésors pourraient faire tant d'heureux, ils pourraient adoucir tant de misère !

Il referma les caisses.

— Bientôt vous verrez tous le jour, dit-il, et vous serez utilement employés...

Lorsqu'il revint dans le temple, celui-ci était vide et isolé, comme au moment où Taupin était descendu dans le souterrain.

— Allons examiner à présent l'embarcation du grand-prêtre, se dit Taupin.

Telle qu'elle se trouve amarrée à présent, il m'est impossible de quitter l'île sans être aperçu. Sans éveiller l'attention, il faut

que je réussisse à la faire placer autre part.

Comment m'y prendre ?

Il réfléchit quelques moments, et s'exclama ensuite d'un ton joyeux :

-- C'est trouvé ! Bravo, Taupin !

Il sortit du temple, où les jeunes serviteurs s'étaient retirés.

— Je désire faire une petite croisière alentour de l'île, fit Taupin. Il faut que vous m'accompagniez tous deux.

Ils se dirigèrent vers la crique où se trouvait l'esquif. Lorsqu'ils eurent pris place, les deux serviteurs saisirent les avirons, et l'embarcation fendit rapidement les flots.

— Faites le tour de l'île, ordonna Taupin.

Arrivés de l'autre côté d'Auckland, du côté du temple, Taupin se mit à se contorsionner de bizarre façon, appliqua les deux mains sur son ventre, et se mit à gémir douloureusement.

— Je suis malade, gémit-il, j'ai des crampes... impossible de continuer plus longtemps... ralliez immédiatement la terre.

De l'œil, les deux hommes cherchèrent une place propre à accoster, et, l'ayant trouvée, ramèrent vigoureusement vers une petite crique entre les rochers.

Taupin continuait de faire le malade.

Les serviteurs, tous deux, le soutinrent, et, marchant difficilement, s'arrêtant parfois, pour lancer un léger cri de douleur, le valet de Steadily suivit le sentier entre les rochers.

Il examinait avec attention le chemin qu'ils suivaient. Car c'est ce chemin qu'il aurait à prendre, pour quitter l'île, avec la pierre.

Il retint difficilement un cri de joie, lorsqu'ils vit les Aucklandais le mener auprès d'une petite porte, située dans la façade du temple... Un ressort poussé, la porte donna accès dans les appartements du grand prêtre.

— Je l'avais pensé ! se disait Taupin. Il fallait qu'il y ait une autre issue dans le temple. Deux événements peuvent venir contrecarrer mes plans... Les serviteurs peuvent venir reprendre la barquette, pour l'amarrer à sa place habituelle, ou bien, que la nuit, je m'égarer entre les rochers...

Si tel n'est pas le cas, je voguerai, cette nuit même, en pleine mer...

Et s'il m'est possible de revenir parmi les humains, l'on parlera encore de Taupin en Europe !

Il faut à présent que je prenne quelques forces, pour exécuter mon plan cette nuit.

Il se fit servir un repas copieux, mangea de bon appétit, et s'endormit ensuite sur son magnifique lit de repos, très calme, comme s'il n'eût pas été d'avis d'exécuter, quelques heures plus tard, une entreprise fort dangereuse.

Dès que la nuit eut couvert l'île de ses voiles opaques, Taupin se rendit, sans le moindre flambeau, afin de ne pas éveiller l'attention, et les pieds nus, afin de ne pas faire de bruit, vers le temple.

Il trouva l'escalier, et parvint sans encombre dans le souterrain.

Après quelques moments de recherche, il trouva la caisse, la statue, la pierre... Quelques moments après, il regagnait ses appartements, tenant la pierre serrée sur la poitrine.

Dans l'escalier, il prêta l'oreille...

Rien ne remuait dans le temple...

Dans sa chambre, il eut soin d'envelopper le diamant dans un lambeau d'étoffe, le plaça sur la poitrine, sous le gilet, où il l'assujettit avec un voile de pourpre qui, sans doute, avait dû appartenir au grand roi Targomindah...

Il ouvrit la porte dans la façade.

Un moment, il écouta, sans faire le moindre bruit...

Rien...

Il se mit en route...

Pas à pas, il avançait... car le sentier, entre les rochers, et les marches qui y étaient ménagées, s'interrompaient parfois, et un faux pas l'eut précipité sur la grève, où il n'échapperait pas à la mort...

Le cœur battant, respirant à peine, il continuait sa route...

Parfois, son pied faisait s'abattre un fragment de rocher... Quoique le bruit de la chute de ces petites pierres ne pouvait parvenir bien loin, Taupin croyait entendre un grand fracas qui allait entraîner sa perte...

Un moment même, il s'arrêta... Mais non, rien ne bougeait, et le grand-prêtre en rupture de ban poursuivit à nouveau son chemin...

De grosses gouttes de sueur lui couvraient la face, lorsqu'il parvint à la base de la montagne... Il n'avait plus qu'une cinquantaine de mètres à faire pour atteindre la grève et l'esquif...

Mais à peine avait-il fait quelques pas dans cette direction, qu'il s'arrêtait brusquement... Son cœur cessa de battre... N'avait-il pas entendu un bruit de pas sonores?...

Où était ce son imagination!

Immobile, il attendait... Il n'entendait plus rien...

Courant plutôt que marchant, il poursuivit sa marche vers le bord de la mer... le ciel soit loué, l'esquif s'y trouvait encore...

Il voulut mettre le pied sur l'esquif, et se croyait déjà assuré du succès de la première partie de son entreprise lorsque tout à coup il se sentit saisi par deux mains vigoureuses.

Où eut deux tenailles de fer...

Une main lui prit à la gorge...

Taupin se débattit violemment, et s'efforça de se dégager....

Mais les deux griffes de chair pénétraient profondément dans son cou, et le valet de Steadily voyait venir le moment où il allait s'abattre inanimé sur le sol...

Tout à coup, une idée lumineuse lui vint... Les mains étaient libres.. il sentait le diamant sur son cœur... il saisit ce dernier avec l'étoffe qui l'entourait.. il fit un dernier effort pour se dépêtrer des griffes, parvint à se retourner quelque peu et, de toutes ses forces, il abattit la pierre sur le crâne de son agresseur...

Un cri... il sentit l'étreinte des mains qui l'enserraient se relâcher... il entendit tomber sur la grève le corps de l'Aucklandais...

L'homme avait été étourdi par le coup formidable ..

Taupin sauta vivement dans le bateau, jeta au fond le diamant entouré de son étoffe protectrice...

Un effort puissant sur la grève rocheuse envoya le bateau en mer...

Les rames se mirent en œuvre, fébrilement ..

Le temple de Targomindah avait perdu son plus grand trésor.

CHAPITRE XXXII.

Paul Potard et le trésor.

Deux nuits et un jour, le petit esquif de Taupin fut balancé par les vagues.

Il n'avait pu emporter ni boissons ni aliments, et il vit peindre le moment où, une fortune royale à ses pieds, il allait mourir de faim et de soif...

Et de quelle mort atroce...

Fou... comme Paul Potard...

Lorsqu'après la deuxième nuit, l'aube parut, Taupin vit, à sa joie indicible, un bâtiment qui semblait se diriger vers lui.

Il noua le voile de pourpre des rois d'Auckland à l'une des rames, se dressa dans le bateau et agita ce drapeau improvisé...

Allait-on le voir ?

Il lui semblait que nul ne faisait attention à lui, à bord du bâtiment...

Mais tout à coup il vit le vapeur changer de course et prendre une direction plus inclinée, si bien que Taupin se dit qu'il allait être entraîné par le courant vers le grand navire.

C'est en effet ce qui se passa...

D'autre part, il était plus visible à présent... et on le découvrit bientôt, car, à la grande joie de notre héros, il vit qu'une embarcation était mise à la mer.

Taupin saisit le diamant, le remit sur son cœur avec le voile, et se mit à ramer de toutes ses forces, afin de se rapprocher de ses sauveteurs qui approchaient à force de rames.

Une demi-heure après, Taupin se trouvait à bord du « Thobald », un vapeur qui se dirigeait vers Adélaïde, la capitale de l'Australie du Sud.

Heureusement, Taupin ne perdit pas connaissance, car sinon, on l'eut sans doute déshabillé et on eut trouvé de la sorte le précieux diamant.

Il garda même sa présence d'esprit, et demanda immédiatement d'être conduit dans une cabine, prétextant qu'il était plus fatigué encore qu'affamé.

Un verre d'eau coupé de rhum avait suffi pour étancher sa soif.

Lorsqu'il se fut étendu tout habillé sur le cadre, qui constituait tout le mobilier de la cabine où on l'avait conduit, il se rendit compte qu'il allait lui être excessivement difficile de dissimuler la pierre qu'il emportait.

Il lui fallait s'en défaire provisoirement.

Mais où allait-il pouvoir le cacher ?

Dans la cabine où il se trouvait... mais si le capitaine du vapeur, qui allait sans doute solliciter des explications, lui indiquait un autre séjour ?

Qui sait s'il trouverait encore jamais l'occasion de retrouver son précieux fardeau. Retrouverait-il même la cabine ?

S'il disait au capitaine la vérité, qu'il possédait un trésor, et s'il lui offrait cent mille francs, par exemple, pour être conduit à Adélaïde ?

S'il achetait même le vapeur sur lequel il se trouvait, fût-ce même pour le double de sa valeur ?

Mais il ne s'arrêta qu'un moment à cette idée. Si le capitaine savait que ce naufragé possédait un pareil trésor, il lui serait excessivement facile de s'emparer de ce trésor, et de jeter son propriétaire par dessus bord.

Il ne connaissait pas même le commandant du navire, ne savait sur quel bâtiment il se trouvait, si l'équipage était composé de gens honnêtes ou de brigands.

Il résolut finalement de déposer la pierre sous le cadre, où, sans nul doute, nul n'irait chercher un trésor. Il le plaça donc dans un coin, enveloppé de l'étoffe et d'un morceau de vieux journal qu'il avait découvert dans la cabine. Il se rendit alors sur le pont, disant qu'il avait pris assez de repos et qu'il avait grand-faim.

Dans la cabine du capitaine, on lui servit un copieux repas. Lorsque notre ami eut fait honneur aux divers plats qu'on lui présenta, le capitaine fit venir une bouteille de vin, et dit à son hôte :

— Nous allons, à présent, boire un verre pour fêter, votre sauvetage. Ensuite vous voudrez bien me dire qui vous êtes, et comment vous vous trouviez dans ses parages, dans cette curieuse barquette préhistorique.

— Avec plaisir, fit Taupin.

Mais ce plaisir n'était pas fort grand, car il lui fallait inventer de toutes pièces ce qu'il allait raconter, et ce qui lui semblait surtout gênant, c'était l'embarcation préhistorique, comme le capitaine l'avait dénommée ! En effet, l'esquif des Auklandais ne ressemblait nullement à un bateau d'à présent, et il fallait que Taupin trouvât une raison plausible, justifiant la possession de l'étrange embarcation.

— A votre santé, fit le capitaine du « Thobald ». Et mettez-vous à raconter, je vous prie.

Taupin réfléchit encore quelques moments, et commença son récit en ses termes :

— Je vais tout vous confier, mon capitaine, mais il faut que vous me donniez votre parole que vous n'en divulguez rien.

— C'est donc bien grave ?

— Non, non ! Mais ce sont des secrets qui ne m'appartiennent pas seul, et je vais donc vous dévoiler des choses dont je ne puis disposer, en somme.

Il disait toutes ces paroles oiseuses pour gagner du temps et pour pouvoir donner un caractère de vérité à tous les mensonges qu'il allait débiter.

Mais elles ne firent qu'augmenter la curiosité du capitaine.

Celui-ci l'interrompit :

— Je vous donne ma parole d'honneur que nul homme ne saura jamais ce que vous allez me dire à présent.

— Je ne me demande rien de mieux, mais il faut que vous compreniez qu'à présent l'on ne saurait prendre assez de précautions. Dire que la télégraphie sans fil permet, en quelques minutes, d'envoyer aux quatre coins du monde un récit, fait dans une cabine close, sur un navire perdu sur l'océan.

— En effet.

— Qui sait d'ailleurs si sur votre bâtiment ne se trouve un correspondant de journal, et ce qu'il serait dangereux de lui dire,

fût-ce quelques mots, de tout ce que je vais vous dire !

Le commandant du « Thobald » ne put réprimer son impatience.

Il dit d'un ton rude :

— Mais commencez donc votre récit !

Taupin s'aperçut qu'il serait dangereux de différer davantage.

Il commença donc, d'un ton confidentiel :

— J'ai aidé à découvrir le pôle Sud.

Le capitaine le regarda d'un air stupéfait.

Un moment de silence suivit.

C'était comme si l'homme avait été réduit au silence par cette nouvelle imprévue.

— Vous aussi ? s'écria-t-il enfin.

— Que voulez-vous dire, capitaine ?

— Mais, je suis à ce point stupéfait, parce que vous êtes le second que je retire de la mer et qui me dit qu'il a aidé à découvrir le pôle Sud. Mais le premier n'a pas fait tant de façons que vous pour me dire cela !

— C'est sans doute un de mes compagnons.

— C'est possible... Vous étiez sur un radeau, qui a basculé, et vous avez été précipité dans la mer... Tous ses camarades avaient été noyés, m'a affirmé l'autre.

— Quelle mine avait-il ?

— Très mouillé... il était mort aux trois quarts.

— Je m'en doute, mais quel air avait-il ?

— C'était un Français... un p-tit bonhomme, avec un gros ventre proéminent... J'ai même été étonné d'apprendre qu'il ne surnageait pas.

— C'est donc Paul Potard !

— C'est en effet ainsi qu'il s'appelle ?

— N'était-il pas fou ?

— Pas le moins du monde... Sur le radeau, il l'est peut-être devenu, à force de privations et de fatigue... Cela arrive encore, mais rien de tel, pour guérir le cerveau, qu'une immersion prolongée dans la mer.

— Et où est Potard, à l'heure qu'il est ?

— A Adelaide ! Il y sera sans doute encore au moment où nous y parviendrons.

— Et était-il sans nouvelles de nos autres compagnons ?

— Non, puisqu'il prétendait que tous, vous y compris, avaient été noyés ou dévorés par les requins... Il semblait même ne pas s'en affecter outre mesure. Au contraire, il semblait en être bien aise.

— Je le crois sans peine.

— C'est donc un vaerien ?

— Mais non, mais c'est un savant, et s'il est vrai que tous les autres aient péri, le mérite de la découverte du pôle sud lui revient à lui tout seul. Me comprenez-vous ?

— Parfaitement... le gaillard veut avoir tous les profits pour lui... Il ne sera pas content de vous revoir à Adélaïde.

— Je le crois aussi... Mais comme il vous a tout dit, il ne me reste plus rien à vous dire.

— Mais si, répartit le capitaine... Car je ne comprends pas comment je vous ai trouvé dans cette embarcation préhistorique.

— Le gaillard n'oublie rien, se dit Taupin. Bah ! Donnons une entorse à la vérité, pour une fois !...

— Comment cela s'est-il passé ?

— Voici, reprit Taupin. J'avais fait une couple de plongeurs, comme je revenais à la surface, j'ai été recueilli par des sauvages qui m'ont mené dans une petite île qu'ils habitaient...

Ils m'ont soigné, mais c'était dans une intention que je n'ai pénétrée qu'après coup... J'étais fort reconnaissant de mon sauvetage, lorsque j'appris que ma dernière heure allait bientôt sonner. C'étaient des antropophages...

— Il faut que ce soit loin d'ici, dit le capitaine. Des antropophages... Et comment s'appelait cette île ? Ne vous en souvenez-vous pas ?

— Attention, se dit Taupin. Car je commence à croire qu'il y a fort peu d'antropophages par ici, et que je ne dois pas trop mentir... le capitaine semble connaître tout cela...

— Oui, fit-il, il faut que ce soit loin d'ici, car j'ai vogué bien longtemps... Je n'ai pu saisir comment s'appelait l'île... les indigènes parlaient une langue que je n'ai jamais entendue...

— Et ensuite.

— Ils m'avaient donc bien soigné, ils m'avaient donné de bons aliments, pour faire de moi un morceau de roi, bien dedu.

— Un bon petit cochon.

— Comme vous le dites... Mais l'une des femmes de la tribu a dû sentir de la pitié pour moi... par une belle nuit, elle m'a mené dans une anse, où ce fameux bateau était amarré... Elle me le désigna... Je ne me le fis pas dire deux fois, je sautai dans l'embarcation, elle la détacha, et... j'étais sauvé.

C'est à dire que j'avais échappé à la dent des sauvages... Longtemps j'ai vogué sur la mer, jusqu'au moment où vos hommes m'ont recueilli... voilà toute l'histoire.

— Est-ce là ce beau secret ?

— Non, non, je faisais allusion à la découverte du pôle sud. J'ignorais naturellement que Paul Potard vous avait mis au courant.

Le capitaine semblait ajouter foi à l'histoire d'antropophages... et sans plus d'ennuis, Taupin parvint à Adélaïde. Sans être aperçu, il parvint à terre, la précieuse pierre dissimulée sous ses vêtements.

Muni d'un peu d'argent, que le marin lui avait prêté, Taupin se rendit dans une auberge située près du port, y loua une chambre sous les toits, et cacha le diamant sous les tuiles.

Nul ne se doutait que cet homme, couvert de haillons, qui était arrivé dépenaillé et sans chapeau, transportait plusieurs millions, et on n'allait pas chercher un trésor dans une pauvre mansarde...

Comme nous l'avons dit, Adélaïde est la capitale de l'Australie du Sud, colonie britannique.

Le gouverneur anglais du district habite cette ville, où résident également un évêque protestant et un évêque catholique.

La ville est située à l'est du golfe de Saint-Vincent, sur la rivière Thorns, navigable jusque là. Elle se trouve au pied du mont Lofts.

La capitale de l'Australie du Sud n'a été fondée qu'en 1836 par le capitaine anglais Hintmarsh qui y parvint avec une centaine d'émigrants anglais. On la baptisa Adélaïde, en l'honneur de l'épouse du roi d'Angleterre, Georges IV.

Les premières habitations furent construites en 1837 et l'essor de la nouvelle cité fut rapide.

En 1846 elle possédait une population de près de 7000 âmes.

En 1881, ce nombre avait monté à près de 38 000 et en 1901 il y en avait plus de 160.000, tandis qu'actuellement la population, y compris les importants faubourgs, peut être évalué au moins 180 0000. La ville est bien aménagée, les rues sont larges, et les maisons confortables. Il y a de grands magasins, des édifices remarquables, 30 églises et chapelles, parmi lesquelles se trouve une mosquée, un hôtel des postes, un palais de justice, un hôtel de ville, avec orgue et carillon, diverses écoles, une université, un musée, un théâtre, une ligne de tramway. En un mot, c'est une belle ville moderne.

La partie nord est séparée par un grand parc de l'autre partie où les occupations commerciales sont centralisées.

L'on importe et exporte beaucoup, et il y existe d'importantes fabriques de lainages, de savon, de machines, des brasseries.

Adélaïde est relié à Melbourne par chemin de fer.

Le port franc se trouvent en dehors de la ville s'appelle Port-Adélaïde. Il compte près de cinq mille habitants.

Deux voies ferrées mènent à une ville balnéaire, appelée Glenelg.

C'était à Port-Adélaïde que Taupin avait fixé sa résidence, pour examiner la situation et ce qui lui restait à faire...

Il s'agissait de savoir comment il lui serait possible d'arriver en Europe avec son trésor. Une fois en Europe nul danger n'était plus à craindre.

Il y pourrait pûdier la vérité, car nul, dans nos contrées civilisées, n'eût appelé un vol ce qu'il avait fait, et au surplus, s'il y avait des gens qui eussent sentie l'envie de nommer ainsi la prise en possession de la pierre, ils eussent été désarmés vis-à-vis d'un millionnaire. La grande question était d'avoir l'argent nécessaire à traverser l'océan.

S'adresser aux autorités, au consul français ? C'eût été dangereux, car l'on exigerait de lui une confession complète et sincère. Et ce qui était encore plus grave, on le surveillerait sans doute, pour voir avec quel bagage, il se rendait à bord, et on le surveillerait également à bord.

Il n'y avait qu'un moyen... Réunir le pécule si nécessaire en travaillant. Comment ? Les circonstances le diraient.

Il se promenait au port, lorsque tout à coup son attention fut attirée par une large affiche, dont les caractères rouges se détachaient violemment sur fonds blanc.

Pouvait-il en croire ces yeux ? Il regarda de nouveau, s'approchant vivement de l'affiche.

— Oui, il avait bien vu !

Au milieu de l'affiche s'étalait, en lettres grandes comme des lanternes, le nom de son ancien compagnon :

Docteur Paul Potard.

Qu'est ce que cela voulait dire ?

L'affiche, comme de juste, était rédigée en anglais, mais Taupin parvint néanmoins à déchiffrer quelques mots, qui lui permirent de conclure que le chimiste allait, le soir même, donner une conférence au théâtre communal, conférence intitulée :

Comment le savant découvrit le pôle.

Taupin était frappé d'admiration. Il se sentit pénétré d'admiration et d'étonnement en apprenant que la conférence serait illustrée par des projections.

— Mon rêve se poursuit-il donc toujours ? se demanda le valet de Steadily. Ce ne peut être la réalité, cela !

Que Paul Potard donne une conférence, à Adélaïde, sur le pôle sud, cela n'a rien d'étonnant, et je conçois même qu'il prétende avoir découvert le pôle à lui tout seul, persuadé qu'il est que nous reposons au fond de l'océan...

Mais qu'il aille jusqu'à donner des projections du pôle, cela est chose impossible, attendu que nulle photographie n'a été prise au cours de notre voyage ! En tout cas, il faut que j'assiste à la conférence et que je vois ces projections.

Taupin se fit montrer le théâtre où il apprit qu'il n'y avait plus une seule place de disponible.

— Paul Potard fait d'excellentes affaires, se dit le domestique mais il faut pourtant que je l'entende.

Il s'informa de la demeure du savant. On refusa de lui donner ce renseignement.

Tandis qu'il errait aux alentours du théâtre, se disant qu'il était assez riche pour acheter une dizaine, une vingtaine, une centaine de ces théâtres, et qu'il se trouvait dans l'impossibilité d'entrer dans celui-là, pour écouter Potard, un gamin s'approcha de lui.

— Monsieur veut-il une carte pour ce soir? demanda-t-il.

— Oui, fit Taupin.

— Il n'y en a plus.

— Je le sais pardieu bien! répliqua Taupin, furieux. Et il tourna le dos au gamin.

Mais celui-ci vint se placer en face de lui, et lui demanda de nouveau :

— Monsieur veut-il une place?

— Allez au diable! sacra Taupin.

Son interlocuteur ne goûta que discrètement cette proposition, car il ne bouge point.

— J'en ai une à vendre, fit-il lentement, en appuyant sur chaque mot.

— Ah! Veux-tu me la vendre?

— Il n'y en a plus!

— Je le sais... Quel est ton prix?

— C'est une excellente place... tout juste au milieu, et si haut que nul ne se trouve entre vous et la scène.

— Au paradis? Je m'en moque! Quel est ton prix?

— Cinq shillings, fit le gamin.

— Comment! se récria Taupin. Cinq shillings!

— Et pas un farthing de moins, fit le petit d'un air décidé.

— C'est une scandaleuse exploitation!

— Il n'y a plus de places à avoir! reprit le gamin.

Taupin réunit tout son pécule, et s'aperçut qu'en tout il possédait sept francs. Or cinq shillings constituent six francs trente centimes.

Son logement était payé à l'avance, pour une quinzaine, mais il lui fallait manger, en tout cas.

S'il achetait la carte, il ne lui resterait que soixante centimes.

— Je donne trois shillings, proposait-il enfin.

— Non, répondit le petit. Cinq, rien de moins, sinon l'on me donnera une raclée à la maison.

Taupin réfléchit un moment... puis il donna l'argent, et empocha son billet.

— Advienne que pourra, se dit-il, mais il faut que je vois et que j'entende Potard. Je saura bien parvenir jusqu'à lui et il aura sans doute assez d'argent pour nous deux jusqu'à notre retour en Europe, et là je serai en mesure de lui rendre son avance au centuple.

Un pain et un morceau de saucisson constituèrent, ce jour là, dîner et souper de notre ami.

Le soir il se rendit au théâtre bien avant l'heure de la représentation. Comme les portes s'ouvraient, il se précipita et réussit à s'assurer une bonne place... La salle se remplit, et bientôt le rideau se leva.

Une table, à tapis vert, une carafe, un verre, et comme fond une forêt vierge.

Le docteur Paul Potard parut, s'inclina légèrement et prit place derrière la table...

Les acclamations semblaient ne pas devoir cesser.

Le public était dressé comme un seul homme, agitait de multiples mouchoirs, et hurlait à percer le tympan.

Finalement, comme le silence s'était rétabli, la voix du Français retentit, dans un anglais passable :

— Je vais avoir l'honneur de vous dire en quelques mots comment l'idée m'est venue d'aller au pôle sud.

J'avais fait la découverte d'une espèce de pastille qui constituait l'élément idéal... Une seule de ces pastilles d'une cinquantaine de grammes, suffit à nourrir et à abreuver un homme pour vingt-quatre heures.

— Sauf au pôle, se dit notre ami Taupin. Nous avons assez souffert à cause de ces maudites pastilles. Mais il se gardera bien de dire cela...

Et Paul Potard n'en souffla mot en effet.

Il fit encore l'éloge de son invention, donna quelques explications au sujet de la composition de ses pastilles, et conclut en affirmant qu'au pôle elle avaient sustenté toute l'expédition.

Puis il poursuivit son récit.

— Je me trouvais en rapport avec un mécanicien anglais, fort intelligent, entreprenant, qui avait découvert un aéroplane, mais ne possédait pas les moyens de le construire. Moi, homme de science, je lui avançais les fonds...

— Comment est-il possible qu'un homme puisse mentir de la sorte ! se dit Taupin. Voilà qui est par trop fort.

Mais Potard poursuivait :

— Lorsque l'aéroplane fut construit, et qu'il eut donné d'excellents résultats au cours des essais, l'idée me vint d'aller visiter le pôle, avec l'aéroplane et mes pastilles.

En compagnie de Steadily, c'est ainsi que s'appelait l'ingénieur,

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
